FEUILLETON DE L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS, 25 SEPT. 60

Les Mystères de la Nouvelle-Orléans

I.

Quelques jours se passèrent encore, le second jour de mai, sans qu'il me fut donné de parler à Fleurette. Il paraît qu'il n'est pas bon de se montrer trop souvent aux yeux de la foule. Enfin, [illegible] permis [illegible] pour lui servir de cicerone.

Le docteur avait raison de dire qu'après quelque temps de séjour dans une localité on devient tellement habitué à ses habitudes, à ses coutumes, à ses mœurs, que l'on ne peut plus s'en passer. Ainsi, moi qui, il y a quelques mois, ne pouvais supporter la vie de la Nouvelle-Orléans, je commençais à m'habituer à ses mœurs, à ses coutumes, à ses habitudes, et je ne pouvais plus me passer de la société de mes nouveaux amis.

Pendant ces quelques jours, j'avais fait une ample provision de cigares, et je me promenais dans les rues, fumant mon cigare, et regardant les passants, lorsque je me sentis frapper sur l'épaule.

Je me retournai, et je me trouvai face à face avec le docteur Ferdinand.

Il me tendit la main, que je serrai avec effusion, car, depuis quelques jours, je désirais le revoir.

Il me fit part de ses projets, qui consistaient à aller passer quelques jours à la campagne, dans une habitation qu'il possédait à quelques milles de la ville.

Il me proposa de l'accompagner, ce que j'acceptai avec empressement.

Il me dit qu'il avait vu Fleurette, et qu'elle désirait me voir.

Je me rendis chez elle le soir même.

Elle me reçut avec sa grâce ordinaire, mais je remarquai qu'elle était triste, et qu'elle avait pleuré.

Je lui demandai la cause de son chagrin.

Elle me répondit qu'elle était triste parce que son père était absent, et qu'elle craignait qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur.

Je cherchai à la rassurer, mais je ne pus y parvenir.

Elle me dit qu'elle avait reçu une lettre de son père, qui lui annonçait qu'il serait de retour dans quelques jours, et qu'il avait hâte de la revoir.

Elle me montra cette lettre, qui était écrite en espagnol.

Je la lui traduisis, et elle me dit qu'elle était bien heureuse de savoir que son père était en bonne santé, et qu'il serait bientôt de retour.

Elle me pria de rester auprès d'elle, ce que je fis jusqu'à dix heures du soir.

Je me retirai alors, et je me rendis au bal masqué.

Je ne m'étais pas trompé, en disant que la foule y serait nombreuse.

Il y avait plus de deux mille personnes.

Je me mêlai à la foule, et je me promenai pendant quelque temps.

Je remarquai que tous les masques avaient un costume de fantaisie, excepté un seul, qui était habillé en [illegible]

Il était vêtu d'un habit noir, d'un pantalon noir, et portait un masque noir.

Il était seul, et il se promenait de long en large, sans parler à personne.

Je me dirigeai vers lui, et je lui demandai pourquoi il ne prenait pas part aux plaisirs de la fête.

Il me répondit qu'il était venu pour chercher quelqu'un, et qu'il ne pouvait s'occuper d'autre chose.

Je lui demandai qui il cherchait.

Il me répondit qu'il cherchait une femme qui lui avait donné un rendez-vous.

Je lui demandai si elle était jolie.

Il me répondit qu'il ne l'avait jamais vue, et qu'il ne savait pas si elle était jolie ou laide.

Je lui demandai alors pourquoi il lui avait donné un rendez-vous.

Il me répondit qu'il avait reçu une lettre d'elle, dans laquelle elle lui disait qu'elle désirait le voir, et qu'elle le priait de se trouver au bal masqué, habillé comme il était.

Je lui demandai si elle lui avait dit son nom.

Il me répondit qu'elle ne le lui avait pas dit, mais qu'elle lui avait promis de le faire connaître à minuit.

Je lui demandai si elle lui avait dit comment elle était habillée.

Il me répondit qu'elle ne lui avait pas dit cela non plus, mais qu'elle lui avait promis de le faire reconnaître à minuit.

Je lui demandai si elle lui avait dit où elle demeurait.

Il me répondit qu'elle ne lui avait pas dit cela non plus, mais qu'elle lui avait promis de le faire connaître à minuit.

Je lui demandai si elle lui avait dit quelque chose